

Collaborer avec ses rivaux

Les soutiens britanniques et zanzibarites à la conquête allemande du Kilimandjaro (1887-1889)

Delphine Froment

Citer cet article : Froment Delphine (2022), « Collaborer avec ses rivaux : les soutiens britanniques et zanzibarites à la conquête allemande du Kilimandjaro (1887-1889) », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, n° 3, 19-34, en ligne. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/03froment>

Mise en ligne : avril 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.0302>

Résumé

En 1889, l'explorateur allemand Hans Meyer est le premier Européen à atteindre le sommet du Kilimandjaro. Depuis la fin du XVIII^e siècle, chaque première ascension de sommet est présentée comme une « conquête » et l'alpinisme devient un vecteur de nationalisme. Or, le Kilimandjaro est considéré comme le toit de l'Afrique, et les empires allemand, britannique et zanzibarite sont alors en concurrence en Afrique de l'Est. Aussi, à son retour, Meyer ne manque pas de souligner la portée politique de son exploit : il vient de faire du Kilimandjaro une montagne allemande. Pourtant, diverses sources montrent que Meyer a bénéficié d'un remarquable soutien logistique de la part du sultanat de Zanzibar et des Britanniques. En questionnant ces coopérations transimpériales, cet article entend montrer qu'en dépit d'un contexte de fortes rivalités, la conquête du Kilimandjaro n'est pas encore, à la fin des années 1880, vue comme un enjeu de puissance impériale, mais surtout comme une manifestation de la maîtrise occidentale de la nature.

Mots-clés : alpinisme ; Kilimandjaro ; exploration ; impérialisme allemand ; Hans Meyer ; Afrique de l'Est

Imperial rivalries, scientific collaborations. British and Zanzibari support to the German conquest of Kilimanjaro (1887-1889)

Abstract

In 1889, German explorer Hans Meyer was the first European to reach the summit of Kilimanjaro. Since the end of the 18th century, every first summit ascent was thought of in terms of “conquest”, meaning that alpinism became a medium of nationalism. While German, British and Zanzibari empires competed with each other in Eastern Africa, and as Mount Kilimanjaro was seen as the “top of Africa”, Meyer seized the opportunity to present his ascent as a political gesture: Mount Kilimanjaro should now be regarded as a German mountain. Varied sources, however, tend to show that Meyer received much support from the sultanate of Zanzibar as well as from the British. This article thus questions such trans-imperial collaborations, showing that, in the late 1880s, in spite of imperial rivalries, the conquest of Kilimanjaro was not yet seen as having major imperial stakes, but rather testified to the Westerners' mastery of nature.

Keywords: alpinism; Kilimanjaro; exploration; German imperialism; Hans Meyer; East Africa



Le Kilimandjaro avait été découvert par un Allemand (Rebmann) et avait été exploré pour la première fois par un Allemand (von der Decken). Dès lors, que son sommet, probablement le plus haut d'Afrique, et certainement le plus haut des montagnes allemandes, soit d'abord foulé par un pied allemand, et ce, malgré toutes les tentatives des voyageurs anglais, me paraissait presque être un devoir national¹.

Une compétition internationale autour de l'ascension du Kilimandjaro ? C'est du moins ainsi que Hans Meyer, l'explorateur allemand qui en a conquis le sommet en 1889, résume l'enjeu qui entoure, à la fin des années 1880, cette montagne est-africaine culminant à 5 895 mètres d'altitude et aujourd'hui réputée plus haut sommet du continent. De fait, l'Afrique de l'Est voit, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la lente émergence de nombreuses tensions et rivalités impériales entre l'Allemagne, la Grande-Bretagne et le sultanat de Zanzibar, qui ont des répercussions sur la région du Kilimandjaro.

Principale puissance à manifester, depuis la fin du XVIII^e siècle, des velléités expansionnistes dans la région, le sultanat de Zanzibar cherche tout au long du XIX^e siècle à contrôler une large partie de l'*hinterland* est-africain : même si son influence politique se limite en réalité au littoral, il bénéficie de sa situation d'interface entre l'océan Indien et l'Afrique de l'Est, et peut s'enrichir en devenant une plaque tournante du trafic d'esclaves et d'ivoire, ainsi que du commerce d'épices. À partir des années 1840, il doit cependant tenir compte de l'arrivée des Britanniques qui s'immiscent de plus en plus dans ses affaires internes, à coups de traités commerciaux et, surtout, de nombreuses mesures antiesclavagistes². Jouissant ainsi longtemps d'une relation privilégiée avec le sultanat, la Grande-Bretagne fait figure de puissance occidentale prédominante dans la région³. Néanmoins, d'autres pays européens ne sont pas en reste : à partir des années 1860, les Allemands, très actifs commercialement par l'entremise de plusieurs maisons de la Hanse, et aux intérêts bien défendus par le consulat hanséatique, tendent eux aussi à s'affirmer sur la scène diplomatique. D'ailleurs, au début des années 1880, les Britanniques en viennent à redouter que leur ingérence au sujet de la traite et de l'esclavage puisse agacer, et que les Allemands, qui observent quant à eux une certaine neutralité, entrent au contraire dans les faveurs du sultanat et les débordent. À la menace allemande s'ajoute celle des Français, même si, en dépit de leur statut de rivaux historiques des Britanniques dans la région, ils semblent finalement moins présents que les Allemands. Les contacts entre les Français et la côte swahili se sont longtemps surtout concentrés sur les rivages entre le cap Delgado et Zanzibar, autour de Kilwa, en lien avec la traite négrière pour fournir l'Île de France en esclaves : aussi, il semble, au tournant des années 1880, que les Français installés à Zanzibar sont donc davantage tournés vers Madagascar et leurs possessions insulaires de l'ouest de l'océan Indien, que vers la côte est-africaine ; de fait, dans les sources, s'ils ont bien un consulat à Zanzibar et plusieurs maisons de commerce, ils apparaissent moins impliqués que leurs homologues britanniques et allemands dans les affaires du sultanat⁴. La fin des années 1880 est finalement marquée par un partage

¹ Meyer Hans (1890), *Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet*, Leipzig, Duncker & Humboldt, p. viii.

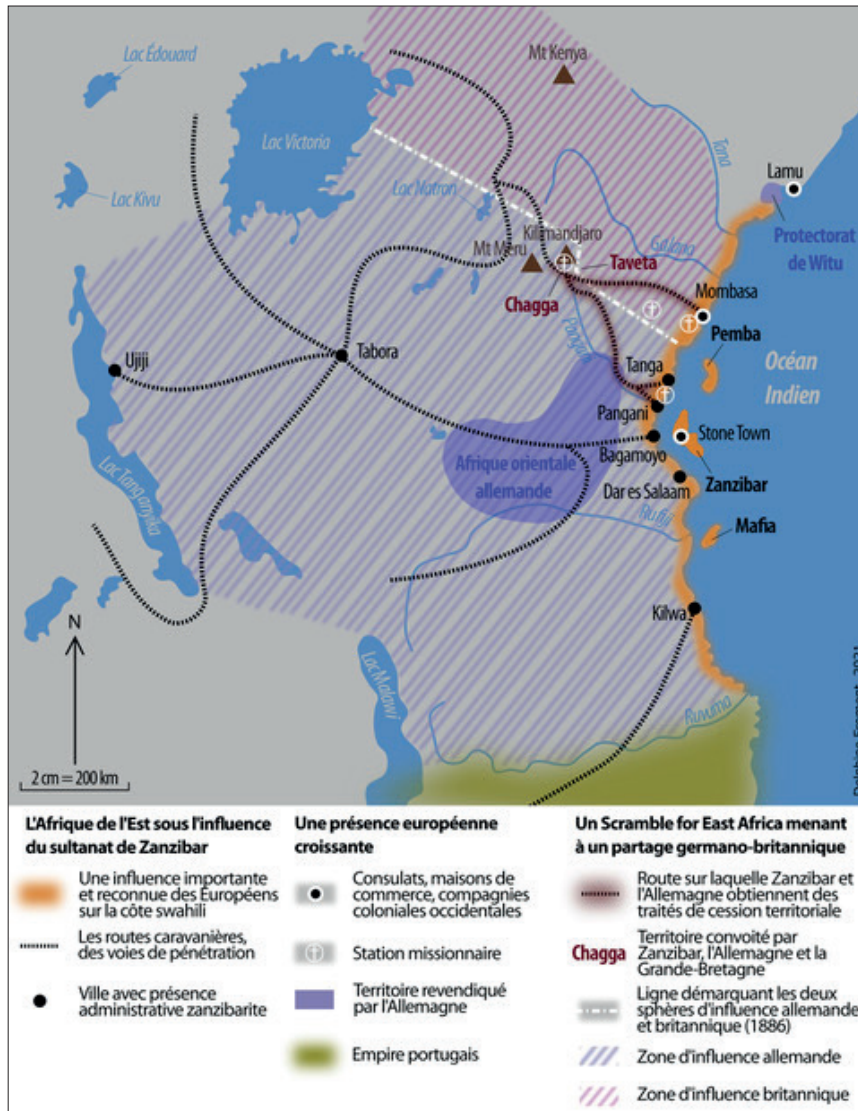
² Cooper Frederick (1977), *Plantation Slavery on the East Coast of Africa*, New Haven, Yale University Press ; Sheriff Abdul (1987), *Slaves, Spices and Ivory in Zanzibar. Integration of an East African Commercial Empire into the World of Economy : 1770-1873*, Nairobi, J. Currey ; Glassman Jonathon (1995), *Feasts and Riot: Revelry, Rebellion and Popular Consciousness on the Swahili Coast, 1856-1888*, Portsmouth, Heinemann ; Médard Henri (2013), « La plus ancienne et la plus récente des traites : panorama de la traite et de l'esclavage en Afrique orientale et dans l'océan Indien », in H. Médard et al. (dir.), *Traites et esclavages en Afrique orientale et dans l'océan Indien*, Paris, Karthala, pp. 65-118. Pour une synthèse des traités contre la traite et l'esclavage sur la côte swahili, voir également : Coret Clélia (2016), *La refondation d'une cité swahili à Witu. Écriture de l'histoire et légitimation du pouvoir au nord de la côte est-africaine (1812-1895)*, Paris, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, pp. 142-144.

³ Sur le concept d'empire informel britannique, voir en particulier : Gallagher John et Robinson Ronald (1953), « The Imperialism of Free Trade », *The Economic History Review*, 6(1), pp. 1-15. Pour une lecture critique récente de cet article, voir notamment : Gjersø Jonas Fosli (2015), « The Scramble for East Africa: British Motives Reconsidered, 1884-95 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 43(5), pp. 831-860. Cet article évoque par ailleurs plus précisément la présence britannique en Afrique de l'Est au XIX^e siècle. Sur ce point, voir également : Nicholls Christine Stephanie (1971), *The Swahili Coast. Politics, Diplomacy and Trade on the East African Littoral, 1798-1856*, Londres, G. Allen & Unwin ; Bhacker Mohamed Reda (1992), *Trade and Empire in Muscat and Zanzibar. Roots of British Domination*, New York, Routledge.

⁴ The National Archives (TNA), FO 881/5037, Frederic Holmwood, « Memorandum respecting the Hill District of Kilimanjaro » [non daté, probablement écrit au second semestre 1884]. Hans Meyer remarque l'amertume zanzibarite au sujet des ingérences britanniques : Leibniz-Institut für Länderkunde (IFL), Nachlass Meyer, K180/1/24, Carnet de bord de Hans Meyer (mai-juillet 1887), entrées du 11 et 13 avril 1887. Sur la présence allemande à Zanzibar dans la seconde moitié du XIX^e siècle, voir : Repussard Catherine (2009), « "Teutonia" à Zanzibar ou l'au-delà d'une île. Les souvenirs d'Afrique orientale (1865-1889) de Justus Strandes et les Souvenirs africains (1890-1914) de Rudolf Helm », in N. Dodille (dir.), *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, pp. 195-210. Sur l'implication des Français dans la traite négrière en Afrique de l'Est, voir : Vernet Thomas (2011), « La première traite française à Zanzibar. Le journal de bord du vaisseau l'Espérance, 1774-1775 », in Ch. Radimilayh

colonial de l'ensemble de l'*hinterland* est-africain entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne – partage qui se réalise avec la participation et l'accord de la France, sans que le sultanat de Zanzibar n'ait son mot à dire : deux sphères d'influence sont établies et divisent l'*hinterland* selon un axe nord-sud, l'une qui deviendra l'Afrique orientale allemande (actuels Tanzanie, Rwanda et Burundi), l'autre qui deviendra l'Afrique orientale britannique (actuel Kenya)⁵.

Figure 1 : Rivalités impériales en Afrique de l'Est au milieu des années 1880



Source : Carte réalisée par l'autrice.

Le Kilimandjaro est un nœud particulièrement important des tensions et rivalités qui se jouent alors. Connue des Occidentaux depuis le milieu du XIX^e siècle et sa découverte européenne par le missionnaire allemand Johannes Rebmann en 1848, explorée à plusieurs reprises depuis, la région du Kilimandjaro est considérée comme particulièrement prospère d'un point de vue économique, et suscite à cet égard un

et N. Rajaonarimanana (dir.), *Civilisations des mondes insulaires : Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes. Mélanges en l'honneur du professeur Claude Allibert*, Paris, Karthala, pp. 477-521.

⁵ Deutsch Jan-Georg (1995), « Inventing an East-African Empire: the Zanzibar Delimitation Commission of 1885/1886 », in P. Seibald, P. Heine et U. van der Heyden (dir.), *Studien zur Geschichte des deutschen Kolonialismus in Afrika*, Pfaffenweiler, Centaurus, pp. 210-219 ; Wilkinson John C. (1996), « The Zanzibar Delimitation Commission », *Geopolitics and International Boundaries*, 1(2), pp. 130-158. La France participe à cette commission de délimitation du fait de sa présence historique dans la région. Elle cherche surtout à préserver ses intérêts dans les Comores et, pour ce qui concerne la côte swahili, joue essentiellement un rôle d'arbitrage entre l'Allemagne et le Royaume-Uni, qui sont donc les principaux concurrents dans cette zone.

véritable engouement impérial. Dès 1885, les Allemands sont les premiers à essayer de faire main basse dessus – et même si les Britanniques, alliés des Zanzibarites, tentent de les en empêcher, c'est bien dans la sphère d'influence allemande qu'est finalement intégré le Kilimandjaro entre 1886 et 1890. L'importance de cette montagne dans les négociations est d'ailleurs telle que celle-ci apparaît, à la fin des années 1880, comme un véritable repère et un pivot dans le partage impérial en Afrique de l'Est – la frontière qui la contourne ostensiblement (alors qu'elle est sinon rectiligne de la côte au lac Victoria) en est un témoignage particulièrement éclatant.

Dans ce contexte de rivalités, où le sort impérial du Kilimandjaro vient à peine d'être fixé et ne semble pas encore entièrement assuré pour les Allemands, la première ascension sommitale de cette montagne a-t-elle été pensée par Meyer comme un prolongement symbolique de la conquête territoriale et impériale ? Une telle politisation de l'alpinisme et de la montagne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle n'aurait guère de quoi surprendre. Après être devenues, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, des objets d'intérêt scientifique dans les représentations européennes, les montagnes sont de plus en plus mobilisées dans les projets d'appropriation territoriale, au niveau national ou impérial. L'alpinisme est un vecteur privilégié de cette appropriation : celui-ci se développe tout particulièrement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec la création de clubs alpins nationaux qui exaltent et véhiculent des idéaux d'excellence sportive, de maîtrise de la nature et d'héroïsme viril. De ce fait, bien souvent, il en vient à servir une rhétorique nationaliste et impérialiste. La montagne est ainsi vue comme un objet de conquête populaire, scientifique, technique, territoriale et, finalement, symbolique⁶.

En cela, la culture de l'ascensionnisme peut être vue comme un prolongement du mouvement exploratoire, à la fois dans ses pratiques – puisqu'il s'agit de repousser les limites d'un front pionnier – et dans ses conséquences – puisque le fait de combler le blanc des cartes grâce à des connaissances géographiques et scientifiques bien ordonnées conduit à produire une image du monde qui est en réalité déjà une forme d'appropriation⁷. Surtout, l'ascensionnisme comme le mouvement exploratoire conduisent à gommer, voire à nier les pratiques africaines des espaces, en particulier de la montagne : le Kilimandjaro n'est, bien sûr, pas « découvert » en 1848 par Rebmann. Il est connu des commerçants swahili, et habité par les populations chaggas, pour qui il s'agit d'un repère essentiel – faisant même l'objet d'une forme de divinisation. En outre, elles le gravissent déjà jusqu'à une altitude d'au moins 4 000 mètres, pour y chasser ou raccourcir certains déplacements⁸.

C'est néanmoins dans la rhétorique européenne et impérialiste, qui voit dans l'ascension d'un sommet une manière de conquérir et de s'approprier un espace prétendu vierge, que Meyer inscrit son entreprise. À ses yeux, qu'un Allemand parvienne à conquérir ce sommet serait une consécration pour l'Empire allemand. Celle-ci serait d'autant plus grande que les Européens considèrent déjà, dans les années 1880, que le Kilimandjaro est le toit de l'Afrique⁹. Tant dans ses publications que dans sa manière de manifester sa conquête du massif, Meyer cherche à présenter le Kilimandjaro comme une montagne entièrement et

⁶ Blanchon David (2000), « Des montagnes au service de la cause nationale : la société des alpinistes du Trentin et l'irréductibilisme de 1872 à 1915 », *Histoire, Économie et Société*, 19(1), pp. 133-148 ; Debarbieux Bernard et Rudaz Gilles (2010), *Les faiseurs de montagne. Imaginaires politiques et territorialités : XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions ; Hansen Peter H. (1996), « Vertical Boundaries, National Identities: British Mountaineering on the Frontiers of Europe and the Empire, 1868-1914 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 24(1), pp. 48-71 ; Hansen Peter H. (2013), *The Summits of Modern Man. Mountaineering after the Enlightenment*, Cambridge, Harvard University Press ; Mestre Michel (2002), « L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro-allemand (DÖAV) », *Annis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique*, 2. En ligne, consulté le 25/04/2019. URL : <https://journals.openedition.org/amnis/123#ftn27> ; Clastres Patrick et al. (dir.) (2021), *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

⁷ Harley John Brian (1989), « Deconstructing the Map », *Cartographica*, 26(2), pp. 1-20 ; Lefebvre Camille (2015), *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du Jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne ; Surun Isabelle (2018), *Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, Éditions de la Sorbonne.

⁸ New Charles (1873), *Life, Wanderings, and Labours in Eastern Africa*, Londres, Hodder and Stoughton, pp. 400-401 ; Thomson Joseph (1885), *Through Masai Land*, Londres, S. Low, Marston, Searle and Rivington, p. 145 ; Johnston Harry Hamilton (1886), *The Kilima-Njaro Expedition*, Londres, Kegan Paul, p. 232 et 278-279. Voir également les travaux d'anthropologie, et en particulier : Clack Timothy A. R. (dir.) (2009), *Culture, History and Identity: Landscapes of Inhabitation in the Mount Kilimanjaro Area, Tanzania. Essays in honour of Paramount Chief Thomas Lenana Mlangi Marealle II (1915-2007)*, Oxford, Archeopress.

⁹ Johnston H. H., *The Kilima-Njaro Expedition, op.cit.*, pp. 1-2.

exclusivement allemande¹⁰. Cette représentation est passée à la postérité, tendant à réduire l'histoire de l'exploration et de l'appréhension du Kilimandjaro à une histoire allemande¹¹.

Pour autant, les différentes expéditions menées au Kilimandjaro depuis sa découverte européenne en 1848 démentent très largement cette idée : l'exploration de cette montagne est-africaine est le résultat de coopérations multiples tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce qui est particulièrement intéressant à étudier dans le cas de l'ascension du Kilimandjaro par Meyer lui-même. Il l'a tentée trois fois, entre 1887 et 1889, avant d'atteindre finalement le sommet le 6 octobre 1889. Présentant cet accomplissement comme un « devoir national », il n'évoque qu'à demi-mot dans son récit le soutien du gouvernement britannique et de la Compagnie impériale britannique de l'Afrique de l'Est (*Imperial British East Africa Company* – IBEACO¹²). Toutefois, c'est une autre histoire qui se dégage de la lecture des correspondances, journaux de bord, livres de comptes et autres sources consultées dans les archives de Meyer et celles des consulats allemand et britannique de Zanzibar et de la IBEACO. À l'encontre d'une seule histoire allemande triomphante, ces sources attestent du rôle non négligeable des interactions entre Meyer et des institutions ou acteurs, britanniques et africains, dans la préparation de l'ascension du Kilimandjaro.

Ainsi, en s'insérant dans un renouveau de l'histoire impériale passant par l'étude des coopérations, cet article entend montrer que la conquête du Kilimandjaro a été au moins autant l'occasion d'interactions et de coopérations transimpériales qu'un vecteur de rivalités¹³. Quelles formes ces coopérations ont-elles prises ? Que disent-elles de la représentation du Kilimandjaro que se font les différents acteurs ayant ainsi œuvré à l'expédition de Meyer ?

Les modalités des coopérations britanniques, zanzibarites et allemandes montrent combien, à la fin des années 1880, les acteurs qui œuvrent à l'ascension du Kilimandjaro sont dans une situation transitoire : la culture partagée de l'exploration et de l'ascensionnisme, qui anime au XIX^e siècle les explorateurs européens, se double désormais de rivalités politiques et impériales. Celles-ci sont alors de plus en plus prégnantes en Afrique de l'Est. Néanmoins, elles n'éclatent pas encore au grand jour dans certains domaines, comme celui de l'alpinisme – et c'est précisément après l'ascension de Meyer du Kilimandjaro et la mise en récit de son exploit que l'alpinisme tend à devenir un enjeu politique en Afrique de l'Est.

Une montagne à conquérir ? Aux origines du projet ascensionniste de Hans Meyer

Entre coopérations transnationales et soutiens locaux, l'imposition d'un regard européen sur le Kilimandjaro dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Avant d'être anglaise ou allemande, l'histoire de l'exploration du Kilimandjaro dans la seconde moitié du XIX^e siècle est surtout européenne, au sens où elle est porteuse d'une ambition de découverte et de connaissance qui est partagée par l'ensemble des élites du continent. Les premières expéditions dans la région portent ainsi la marque de multiples formes de collaborations entre Allemands et Britanniques. Par exemple, quand Rebmann aperçoit le Kilimandjaro en 1848, il est un missionnaire allemand au service d'une institution britannique, la *Church Missionary Society*. Plus tard, en 1861, la première expédition scientifique à se rendre au Kilimandjaro est certes menée et financée par le baron allemand Carl Claus von der Decken,

¹⁰ Meyer Hans (1887), « Über seine Besteigung des Kilimandscharo », *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 14, pp. 446-454 ; Meyer H., *Ostafrikanische Gletscherfahrten...*, *op. cit.* ; Meyer Hans (1900), *Der Kilimandjaro. Reisen und Studien*, Berlin, D. Reimer ; Meyer Hans (dir.) (1909), *Das Deutsche Kolonialreich: eine Länderkunde der deutschen Schutzgebiete. T.1., Ostafrika und Kamerun*, Leipzig, Vienne, Bibliographisches Institut.

¹¹ L'historienne Iris Schröder a été la première à montrer comment s'est construit, au tournant du XX^e siècle, un discours autour du Kilimandjaro comme « montagne allemande » : Schröder Iris (2005), « Der deutsche Berg in Afrika. Zur Geschichte und Politik des Kilimandscharo », *Historische Anthropologie*, 13, pp. 19-44. Voir également : Michel Boris (2019), « Making Mount Kilimanjaro German: Nation building and heroic masculinity in the colonial geographies of Hans Meyer », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 44, pp. 493-508.

¹² Meyer H., *Ostafrikanische Gletscherfahrten...*, *op. cit.*, p. xiv.

¹³ Magee Gary et Thompson Andrew (2010), *Empire and Globalisation: Networks of People, Goods and Capital in the British World, c. 1850-1914*, Cambridge, Cambridge University Press ; Lindner Ulrike (2011), *Koloniale Begegnungen: Deutschland und Großbritannien als Imperialmächte in Afrika, 1880-1914*, Frankfurt am Main, Campus ; Hedinger Daniel et Heé Nadine (2018), « Transimperial History. Connectivity, Cooperation and Competition », *Journal of Modern European History*, 16(4), pp. 429-452.

mais celui-ci est accompagné par le géologue britannique Richard Thornton, et c'est avant tout sur les notes, croquis et mesures de ce dernier que se fondent les publications diffusées après le retour d'expédition¹⁴.

Cette exploration européenne du Kilimandjaro donne lieu à une douzaine d'expéditions entre 1848 et 1887, qui accumulent des observations contribuant à la construction de représentations autour du massif. Dès la côte, Rebmann a entendu parler par ses informateurs swahili – des commerçants se rendant régulièrement dans l'*hinterland* – d'une immense et mystérieuse montagne (appelée « Kilimandjaro »), qui changerait de couleur, voire d'emplacement, et qui servirait de repère pour situer un territoire bien particulier, celui de « Chagga », qui s'étendrait sur les flancs sud de la montagne¹⁵. Entre les renseignements qu'il a collectés et ses propres observations, Rebmann en vient à décrire le massif (dont il fixe le nom entendu sur la côte swahili, à savoir « Kilimandjaro ») et Chagga comme deux composantes indissociables et interdépendantes, l'une naturelle et l'autre politique, d'un seul et même territoire. Les explorateurs de la seconde moitié du XIX^e siècle reprennent, confirment et complètent les observations du missionnaire – la plus importante et la plus controversée étant l'existence des neiges du Kilimandjaro, qui est définitivement attestée et reconnue en Europe dans les années 1860.

Les acteurs non européens jouent un rôle essentiel dans ces expéditions : les autorités locales (le sultanat de Zanzibar et les chefs chaggas au Kilimandjaro) autorisent politiquement et soutiennent matériellement les expéditions ; les guides, porteurs et informateurs africains permettent aux explorateurs de trouver leur route, font office d'interprètes et leur transmettent des savoirs ayant notamment trait à la toponymie, à la topographie ou à l'organisation sociale et politique des espaces traversés¹⁶. Pour autant, le retour des expéditions et la construction des connaissances européennes sur le Kilimandjaro sont marqués par une progressive disqualification de ces savoirs vernaculaires, dont l'apport et les complexités sont gommés.

Ainsi, une double représentation européenne émerge autour du massif. D'une part, celle d'un territoire de Chagga qui, dominé et structuré au nord par le Kilimandjaro, serait particulièrement prospère – tant en raison de ses ressources agricoles et du savoir-faire artisanal de ses habitants que de sa situation à mi-chemin entre la région des Grands Lacs et la côte swahili (ce qui en fait une étape importante sur les routes caravanières). D'autre part, celle du Kilimandjaro qui, polarisé par Chagga (puisque c'est uniquement de là et au prisme des savoirs chaggas qu'est appréhendée la montagne), se définirait par ses hauts sommets enneigés. Malgré le caractère interdépendant de ces deux entités géographiques, la construction de cette distinction entre Chagga (comme espace social) et le Kilimandjaro (comme environnement naturel) tend en outre à construire l'image d'une montagne vidée de ses habitants – donc vierge et jamais foulée par un pied humain, alors même que les explorateurs se sont appuyés sur les savoirs et expériences chaggas pour appréhender la montagne.

Les années 1880 et l'affirmation de rivalités impériales dans la course au Kilimandjaro

C'est d'abord et avant tout un regard européen qui s'impose sur le Kilimandjaro, mu par un intérêt savant, et sur lequel se greffe l'idée d'une mission civilisatrice occidentale devant permettre aux Européens comme aux Africains de mieux exploiter les ressources de la région. Pourtant, lentement, des rivalités nationales se font jour.

En 1883, par exemple, deux expéditions – l'une organisée par la *Geographische Gesellschaft* d'Hambourg, menée par le naturaliste allemand Gustav Adolf Fischer, l'autre par la *Royal Geographical Society*, menée par le géologue britannique Joseph Thomson – se rendent simultanément au Kilimandjaro, avant de poursuivre

¹⁴ Rebmann Johannes (1849), « Narrative of a Journey to Jagga, the Snow Country of Eastern Africa », *Church Missionary Intelligencer*, 1(1), pp. 12-23 ; Kersten Otto (dir.) (1869), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1865*, Leipzig, C. F. Winter.

¹⁵ Sur le rôle des acteurs du commerce caravanier en Afrique de l'Est dans la circulation des savoirs et des idées, voir notamment : Rockel Stephen J. (2006), *Carriers of Culture. Labor on the Road in Nineteenth-Century East Africa*, Portsmouth, Heinemann ; Carré Nathalie (2014), *De la Côte aux confins. Récits de voyageurs swahili*, Paris, CNRS Éditions.

¹⁶ Sur le rôle des acteurs locaux dans les expéditions européennes en Afrique, voir par exemple : Simpson Donald Herbert (1975), *Dark Companions: the African Contribution to the European Exploration of East Africa*, Londres, Elek ; Chrétien Jean-Pierre (2005), « Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les "compagnons obscurs" », *Afrique & histoire*, 4(2), pp. 37-72 ; Jones Adam et Voigt Isabel (2012), « "Just a First Sketchy Makeshift": German Travellers and Their Cartographic Encounters in Africa, 1850-1914 », *History in Africa*, 39, pp. 9-39 ; Blais Hélène (2014), *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Fayard, pp. 153-196 ; Lefebvre C., *Frontières de sable...*, *op.cit.*, pp. 56-63 ; Surun I., *Dévoiler l'Afrique ?...*, *op.cit.*, pp. 222-223.

vers le territoire maasaï. Concurrentes, ces deux expéditions essaient chacune d'aller plus vite que l'autre, et leurs avancées sont suivies avec inquiétude par les sociétés savantes de chaque pays.

Ces deux expéditions semblent ouvrir la décennie de rivalités entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne au sujet du Kilimandjaro : en 1885, la Compagnie de l'Afrique orientale allemande (*Deutsch Ostafrikanische Gesellschaft* – DOAG) commence à acquérir des territoires dans tout l'*hinterland* est-africain, et envoie en particulier des émissaires auprès des chefs locaux de la montagne pour y signer des traités de cession territoriale. Les Britanniques et les Zanzibarites, inquiets de cette intrusion, s'allient et envoient à leur tour des représentants pour tenter de concurrencer les Allemands. En vain : entre 1885 et 1886, d'après négociations conduites à intégrer le Kilimandjaro à la sphère d'influence allemande, qui s'étend sur l'*hinterland* est-africain au sud d'une ligne de démarcation courant de la côte swahili au lac Victoria. Cette ligne indique d'ailleurs bien l'importance qu'a prise la montagne dans les négociations territoriales : alors qu'elle semble ailleurs tracée au cordeau, elle contourne ostensiblement le Kilimandjaro – la seule délimitation de cette portion de la frontière anglo-allemande prend trois ans, de 1891 à 1894¹⁷.

Ainsi, quand en 1887 Meyer commence à s'intéresser au Kilimandjaro et tente d'en faire l'ascension, l'Allemagne vient tout juste d'imposer sa présence sur cette montagne et doit encore conforter sa position dans la région – les négociations frontalières avec les Britanniques n'étant pas encore complètement achevées. Dans quelle mesure les expéditions de Meyer et ses tentatives d'ascension du Kilimandjaro sont-elles marquées par ce contexte de rivalités impériales ? Sont-elles un moyen pour l'Allemagne de réaffirmer sa grandeur et sa puissance nationale et impériale, et ce, au grand dam des Britanniques ? Les modalités mêmes d'organisation des expéditions de Meyer tendent plutôt à montrer que son projet d'ascension du Kilimandjaro est au moins autant la marque de ce que l'historiographie postcoloniale a pu qualifier d'euroimpérialisme, qu'un symbole du colonialisme allemand¹⁸.

L'ascension du Kilimandjaro par Hans Meyer, une entreprise avant tout personnelle

Entre 1887 et 1889, Meyer organise trois expéditions, toutes financées sur ses fonds propres. Ses motivations sont avant tout personnelles : fils d'un riche éditeur de Leipzig avec qui il entretient des relations contrariées, Meyer est en 1887 un bourgeois ambitieux de 29 ans qui, d'après Heinz Peter Brogiato, cherche à prouver son mérite à ses proches¹⁹. Il semble ainsi nourri par les représentations occidentales d'héroïsme viril célébrant la supériorité européenne par la maîtrise de la nature.

Dans ce projet, Meyer s'entoure d'alpinistes européens, qui sont pour certains les meilleurs spécialistes de leur génération : Freiherr von Eberstein en 1887, Oscar Baumann en 1888 et Ludwig Purtscheller en 1889²⁰. Un contrat est à chaque fois signé, pour assurer à Meyer le rôle de chef d'expédition. La nationalité de ces compagnons importe-t-elle à Meyer ? Eberstein est allemand, Baumann et Purtscheller autrichiens. Faut-il y voir un choix pragmatique – lié à un réseau de connaissances ou à une communauté de langue facilitant dès lors les échanges entre deux compagnons de route – ou une préférence nationale ? Quoiqu'il s'agisse de deux nations différentes, les liens entre l'Autriche et l'Allemagne sont particulièrement étroits, la première faisant souvent partie intégrante d'une nation allemande imaginée : il est donc possible qu'il y ait chez Meyer la volonté de renforcer le caractère allemand de ses ascensions²¹. Néanmoins, et notamment quand il est question de Purtscheller, Meyer précise que son choix s'est porté vers lui en raison de sa renommée en tant qu'alpiniste ; de même, en 1887, il veut avant tout se trouver un compagnon capable de supporter le froid et le climat lors de l'ascension de la montagne. Ainsi, jamais n'est-il fait référence à un quelconque enjeu symbolique qui aurait trait à la nationalité des membres de l'expédition – d'autant que Meyer sait que

¹⁷ TNA, FO 2/76, Commission for Delimitation of Boundary between British and German Spheres of Influence on the East Coast of Africa (Kilima Njaro), 1891-1894.

¹⁸ Pratt Mary Louise (1992), *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge.

¹⁹ Brogiato Heinz Peter (2008), *Meyers Universum. Zum 150. Geburtstag des Leipziger Verlegers und Geographen Hans Meyer (1858-1929)*, Leipzig, Leibniz-Institut für Länderkunde, 2008.

²⁰ IFL, Nachlass Meyer, K173/16, Contrat entre Hans Meyer et Oscar Baumann pour l'expédition de 1888, 5 mars 1888.

²¹ Pasteur Paul (2011), *Histoire de l'Autriche. De l'empire multinational à la nation autrichienne (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Armand Colin. Sur l'importance de la langue allemande dans les liens qui unissent l'Allemagne et l'Autriche en dépit de la constitution de deux États indépendants au cours du XIX^e siècle, voir notamment : Gellner Ernest (1983), *Nations and nationalism*, Oxford, Basil Blackwell, pp. 98-99 ; Anderson Benedict (2002), *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, pp. 93-118.

celle-ci sera forcément reconnue comme allemande, puisqu'il est celui qui l'organise et la finance²². En chef d'expédition, il pense sans doute avant tout à la réussite de son entreprise.

Poker menteur ? Entre intérêts communs et stratégies impériales, des coopérations multiples pour l'ascension du Kilimandjaro

Par-delà les rivalités impériales, une culture partagée de l'exploration

Outre ses différents compagnons, avec lesquels il partage ce goût pour l'alpinisme, Meyer peut compter plus généralement sur de nombreux acteurs qui, entre l'Europe et l'Afrique, prennent part à l'élaboration d'une même culture de l'exploration ou, du moins, développent des pratiques de voyage qui l'influencent considérablement²³. C'est en particulier à Zanzibar que se joue l'organisation des expéditions, au point que l'île apparaît comme la matrice des explorations en Afrique de l'Est – un véritable pied-à-terre pour tout Européen souhaitant s'élancer à la découverte de l'*hinterland*.

Parce qu'il s'agit du premier séjour de Meyer dans la région et qu'il ne connaît alors rien de l'Afrique de l'Est, les deux carnets de bord de l'expédition de 1887 sont particulièrement éloquentes pour documenter le réseau globalisé sur lequel il s'appuie pour organiser son voyage au Kilimandjaro – entre une communauté occidentale bien implantée sur l'archipel, et divers acteurs africains au rôle non moins central²⁴. Meyer réside ainsi plusieurs mois à Zanzibar, entre avril et juin 1887, pour prendre ses marques et mettre sur pied sa caravane : ce faisant, il marche dans les pas des explorateurs qui l'ont précédé depuis les années 1840.

Il s'appuie tout d'abord sur le réseau impérial allemand, à savoir le consulat et l'administration de la DOAG, où il consulte notamment les archives laissées par Fischer de son expédition de 1883, et recueille de nombreuses informations sur la manière de former sa caravane ou déterminer sa route. C'est aussi par ce réseau qu'il rencontre son premier compagnon de route, Eberstein, qui travaille au sein de la DOAG²⁵. Cela dit, il peut également compter sur le soutien des Britanniques et des Zanzibarites. Il bénéficie d'audiences avec le médecin privé du sultan, particulièrement influent à Zanzibar, et avec le sultan Khalifah bin Said lui-même²⁶. Par ailleurs, il rencontre à plusieurs reprises le général Lloyd Mathews, un officier britannique au service du sultanat de Zanzibar, mais également très proche du Foreign Office, et ayant une bonne connaissance de la région du Kilimandjaro pour y avoir été en mission en 1885. Le 16 mai 1887, par exemple, ce dernier conseille Meyer sur la composition de sa caravane, lui expliquant notamment que, le ramadan étant sur le point de commencer, il aura du mal à trouver des porteurs. Il le dissuade de prendre l'ancien assistant de Thomson dont il sait qu'il est désormais indisponible, et l'aide à réserver cinquante porteurs qui avaient été employés par un précédent voyageur britannique. Le 10 juin 1887, alors qu'il s'apprête à partir de Mombasa pour le Kilimandjaro, Meyer rencontre à nouveau Mathews, qui lui présente ses deux meilleurs guides et lui donne de nombreuses informations concernant la route allant de Mombasa au Kilimandjaro²⁷.

Ces coopérations germano-britannico-zanzibarites montrent à quel point se sont développées, sous l'influence des expériences africaines et européennes, des pratiques de voyage communes. Bien avant l'arrivée des Européens, Zanzibar et la côte étaient des débouchés importants des routes caravanières de longue distance traversant l'*hinterland* est-africain, et les explorateurs, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, ont tous recours à l'expérience et aux savoirs de ces commerçants arabes et swahili. Au trafic caravanier historique s'est ainsi greffée une nouvelle économie, celle de l'exploration, dont profitent guides, porteurs et interprètes. Signe du dynamisme de ce nouveau marché, certains explorateurs vont jusqu'à évoquer une

²² IFL, Nachlass Meyer, K180/1/24, Carnet de bord de Hans Meyer (février-mai 1887), entrée du 10 avril 1887 ; Meyer H., *Ostafrikanische Gletscherfahrten...*, *op. cit.*, p. 25.

²³ Sur les « cultures de l'exploration », voir notamment : Driver Felix (2001), *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell, 2001.

²⁴ IFL, Nachlass Meyer, K180/1/24 et K180/1/25.

²⁵ Voir par exemple : IFL, Nachlass Meyer, K180/1/24, Carnet de bord de Hans Meyer (février-mai 1887), entrées des 12, 13, 14 et 15 avril 1887 ; K180/1/25, Carnet de bord de Hans Meyer (mai-juillet 1887), entrées des 10 et 18 mai 1887.

²⁶ IFL, Nachlass Meyer, K180/1/24, Carnet de bord de Hans Meyer (février-mai 1887), entrée du 13 avril 1887 ; K180/1/25, Carnet de bord de Hans Meyer (mai-juillet 1887), entrée du 20 mai 1887.

²⁷ IFL, Nachlass Meyer, K180/1/25, Carnet de bord de Hans Meyer (mai-juillet 1887), entrées des 16 mai et 10 juin 1887.

inflation constante des tarifs de leurs accompagnateurs africains²⁸. De même, obtenir un laissez-passer de la part du sultan de Zanzibar, qui revendique le contrôle de l'*hinterland*, est une pratique commune à laquelle se soumettent tous les explorateurs.

En outre, en des lieux comme Zanzibar où les Européens sont à la fois peu nombreux et éloignés de leur continent d'origine, le besoin d'entraide ainsi que le sentiment d'appartenir à une même culture occidentale – qui entend s'exporter dans le monde entier – peuvent les inciter à dépasser toute rivalité ou dissension d'ordre national. À ce titre, le soutien matériel accordé par Mathews à Meyer est particulièrement significatif. En effet, en 1885, Mathews est à la tête d'une ambassade zanzibarite envoyée signer des traités de concession territoriale avec les populations chaggas du Kilimandjaro, afin de placer la région sous l'autorité du sultanat et empêcher les Allemands de faire main basse sur la région. Cette entreprise est largement soutenue en sous-main par le Foreign Office, qui, en contribuant à faire du Kilimandjaro un territoire zanzibarite, espère le voir passer définitivement sous sa propre influence. Mathews est donc un acteur (et un perdant) important des intenses rivalités impériales qui se sont jouées au milieu des années 1880 autour du Kilimandjaro entre l'Allemagne d'un côté, et la Grande-Bretagne et Zanzibar de l'autre. Aussi, le fait qu'il accepte, deux ans plus tard, de donner une aide matérielle et des renseignements à un explorateur issu d'un empire rival, semble montrer qu'en dépit des tensions anglo-allemandes, il subsiste quelque chose de cette culture partagée de l'exploration et de ce réseau d'entraide au sein de la communauté occidentale de Zanzibar.

Cela indique également que l'ascension du Kilimandjaro n'est pas encore vue comme un enjeu impérial particulier – ce projet serait même plutôt une aubaine, l'occasion pour différents acteurs d'avancer à pas feutrés dans la course impériale à l'Afrique de l'Est.

Aider Hans Meyer, une stratégie politique dans le Scramble for East Africa ?

Les coopérations qui président à l'organisation des expéditions de Meyer ne sont pas seulement, entre 1887 et 1889, le fruit d'un réseau de connaissances cordiales et amicales, tissé au gré des occasions une fois l'explorateur arrivé sur la côte est-africaine. Elles résultent également de décisions politiques et administratives prises par le sultanat de Zanzibar et diverses autorités britanniques (le Foreign Office à Londres, le consulat à Zanzibar, la IBEACO à Mombasa).

Il semble que ces différents acteurs voient dans les expéditions de Meyer, et dans le rôle qu'ils peuvent y jouer, l'opportunité de réaffirmer une certaine autorité à l'échelle est-africaine. Tout d'abord, plusieurs lettres montrent que pour ses différentes expéditions, Meyer a bénéficié du soutien politique et logistique du sultan Khalifah bin Said pour mettre sur pied une caravane au départ de Zanzibar²⁹. Cette aide accordée à Meyer doit être resituée dans un contexte géopolitique bien particulier. Pour le sultan de Zanzibar, il s'agit de prouver qu'il contrôle une large partie de l'*hinterland* est-africain, en s'affirmant comme un protecteur essentiel des expéditions qui y transitent – *a fortiori* dans un contexte où il sent son autorité lentement s'effacer derrière celle des Britanniques et des Allemands. Certes, Meyer se rendra rapidement compte que ce n'est pas le cas : lors de son expédition de 1888, tandis qu'il se rend au Kilimandjaro en traversant un territoire appartenant à la sphère d'influence allemande, il est, avec son compagnon Baumann, pris en otage par Abushiri ibn Salim al-Harth, qui est à la tête d'une insurrection arabe et swahili contestant la puissance impériale allemande et rejetant par la même occasion l'autorité sultanienne à Zanzibar³⁰. Pour autant, l'autorisation accordée par le sultan de Zanzibar peut être une tentative de rappeler son pouvoir. Par ailleurs, le sultan peut avoir été encouragé par les tensions récurrentes au sujet des mesures antiesclavagistes imposées par les Britanniques – tensions dont ces derniers, comme les Allemands, sont bien conscients : peut-être le sultan voit-il dans

²⁸ Fischer Gustav Adolf (1884-1885), « Bericht über die im Auftrage der Geographischen Gesellschaft in Hamburg unternommene Reise in das Massai-Land. I. Allgemeiner Bericht mit 6 Autotypien », *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, p. 39.

²⁹ Zanzibar National Archives (ZNA), German Consulate Records, AL2/89, Lettres de Hans Meyer à Khalifah bin Said, 21 juillet 1888 et 30 juillet 1888.

³⁰ Baumann Oscar (1890), *In Deutsch-Ostafrika während des Aufstandes, Reise der Dr. Hans Meyer'schen Expedition in Usambara von Dr. Oscar Baumann. Mit 18 Illustrationen von Ludwig Hans Fischer und Franz Zimerman nach Skizzen des Verfassers, sowie nach Photographien und einer Originalkarte*, Vienne, E. Hölzel. Sur la géopolitique zanzibarite en Afrique de l'Est dans les années 1880 et la révolte d'Abushiri, voir notamment : Glassman J., *Feasts and Riot...*, *op.cit.* ; Deutsch J.-G., « Inventing an East-African Empire... », art. cité ; Bückendorf Jutta (1997), « Schwarz-weiß-rot über Ostafrika! » *Deutsche Kolonialpläne und Afrikanische Realität*, Münster, Lit Verlag, pp. 388-403 ; Pesek Michael (2010), *Koloniale Herrschaft in Deutsch-Ostafrika: Expeditionen, Militär und Verwaltung seit 1880*, Frankfurt am Main, Campus, pp. 179-189.

l'aide à accorder à un sujet allemand une occasion de se conforter un allié, lui-même rival des Britanniques, et ainsi de rééquilibrer sa position dans ce jeu à trois ?

Une logique similaire semble également présider aux soutiens multiples accordés par les administrations politiques britanniques à Meyer. Il est ainsi intéressant de constater que, même si l'Allemagne dispose de son consulat à Zanzibar, c'est le consulat britannique qui, en novembre 1888, paye la rançon de 10 000 \$ demandée par Abushiri pour la libération des deux explorateurs, ainsi qu'en attestent des livres de comptes³¹. Le consulat allemand à Zanzibar est en effet impuissant dans cette affaire, car ce sont les Allemands qui sont en guerre avec Abushiri. Les Britanniques sont au contraire dans une position relativement neutre, même si celle-ci ne dure pas longtemps puisqu'à partir de décembre 1888, ils soutiennent militairement les Allemands dans la répression de la révolte en prenant part au blocus maritime de la côte est-africaine. Leur implication dans la négociation avec Abushiri est-elle un simple élan de solidarité occidentale, ou les Britanniques essayent-ils de tirer profit de la situation pour gagner du terrain sur les Allemands ? En effet, la révolte d'Abushiri met en péril le système économique de la DOAG et les Britanniques espèrent un temps que cette révolte incitera les Allemands à abandonner leurs possessions est-africaines ; et s'ils participent au blocus maritime, c'est pour empêcher les Allemands de gagner trop d'influence dans la région³². Aussi, peut-être voient-ils également dans les négociations autour de la libération de Meyer un moyen d'apparaître comme les garants de relations apaisées et de réaffirmer leur influence à l'échelle régionale.

En outre, en 1889, traumatisé par les événements de 1888, Meyer décide pour sa troisième expédition de passer par le territoire de la sphère d'influence britannique, afin d'éviter d'avoir affaire aux partisans de la révolte d'Abushiri, encore actifs. Pour ce faire, il a besoin d'un permis de transit octroyé par les Britanniques. Les carnets où sont consignés tous les préparatifs pour cette expédition montrent que, dès le premier semestre 1889, alors qu'il est encore en Allemagne, la principale préoccupation de Meyer est de savoir si le Foreign Office et la IBEACO lui accorderont ce permis. Il leur fait ainsi parvenir plusieurs demandes, passant à la fois par le Reichskolonialamt et par le consul général britannique de Zanzibar, Charles Euan-Smith, qu'il connaît bien depuis ses deux premiers séjours est-africains. Il reçoit l'autorisation souhaitée en juin 1889, doublée de deux lettres de recommandation adressées aux administrations impériales de Mombasa et Zanzibar, à qui il est demandé de tout faire pour faciliter son entreprise. En retour, Meyer doit transmettre à la IBEACO un rapport contenant toute information utile sur la situation politique dans la portion du territoire britannique qu'il traversera³³.

Ces échanges de bons procédés indiquent que les retombées que peut avoir pour les Britanniques une telle coopération semblent bien plus importantes que l'ascension du sommet du Kilimandjaro par le rival allemand, tout aussi symbolique soit-elle. D'une part, faire de Meyer un informateur officiel de la IBEACO au cours de son expédition est une excellente opportunité pour les Britanniques d'obtenir, sans rien dépenser, de précieux renseignements sur la situation politique du territoire qu'ils administrent et sur lequel ils n'ont encore que très peu de contrôle. D'autre part, les Britanniques sont conscients qu'il est difficile de rejeter une telle demande de transit sans empoisonner des relations déjà tendues avec les Allemands. George Sutherland Mackenzie, administrateur de la IBEACO, montre ainsi très peu d'enthousiasme, mais doit bien admettre qu'« il n'est pas bien possible de rejeter la demande de Meyer, car nos statuts ne nous donnent pas le pouvoir de fermer notre territoire à de pacifiques marchands ou voyageurs. Donc nous pouvons seulement faire de nécessité vertu³⁴ ». Finalement, la IBEACO n'accorde à Meyer cette autorisation de transit qu'à la condition qu'il ne cherche « en aucun cas à entrer dans des combines politiques avec les autochtones des territoires à travers lesquels [l']expédition [passerait]³⁵ ». Il devra, en outre, se plier aux directives que l'administration impériale britannique pourrait lui donner, et immédiatement regagner la sphère d'influence allemande en cas de « complications politiques ». À aucun moment il n'est précisé si les Britanniques considèrent que Meyer pourrait être la victime ou, au contraire, la cause de telles « complications » : sans doute s'agit-il d'une

³¹ IFL, Nachlass Meyer, K180/1/26, Carnet de bord de Hans Meyer (1888) ; ZNA, British Consulate Records, AA9/7, Livre de comptes : dépôt d'argent par l'agence Hansing & Co au nom de Hans Meyer, 3 novembre 1888.

³² Lindner U., *Koloniale Begegnungen...*, *op. cit.*, pp. 198-199.

³³ IFL, Nachlass Meyer, K180/1/7, Carnet de bord de Hans Meyer (1889) ; K179/37, Lettre de la IBEACO à Hans Meyer, 20 juin 1889 ; K179/47, Lettre de la IBEACO à l'administration de la IBEACO à Mombasa, 1^{er} juillet 1889 ; K179/48, Lettre de la IBEACO à Messrs. Smith Mackenzie & Co. à Zanzibar, 1^{er} juillet 1889.

³⁴ School of Oriental and African Studies (SOAS), Mackinnon Papers, PP MS 1/IBEA/1/16 – IBEA Co. FILE 16, Lettre de George Sutherland Mackenzie à Sir William Mackinnon, 21 juin 1889.

³⁵ IFL, Nachlass Meyer, K179/37, Lettre de la IBEACO à Hans Meyer, 20 juin 1889.

formule qui se veut diplomatique, et reste donc volontairement vague. Un engagement écrit est en tout cas exigé, ce qui indique les suspicions qui persistent entre Britanniques et Allemands en Afrique de l'Est.

« Je suis un homme privé et un explorateur. » Projet scientifique ou projet politique ? Derrière la rhétorique de Meyer, la nature des expéditions en question

Meyer en est conscient, et a bien insisté sur ce point lorsqu'il a présenté son projet à Euan-Smith, soulignant le caractère apolitique et purement scientifique de son entreprise :

Je suis assez certain que les Anglais m'empêcheraient de passer, ainsi qu'ils l'ont fait avec Peters. Le D^r Peters est un homme politique [...] mais moi, je suis un homme privé et un explorateur. [...] Vous me connaissez, et je vous donne ma parole que je n'ai aucune autre intention que celle de me rendre de Mombasa au Kilimandjaro, pour faire l'ascension de cette montagne, y collecter quelques matériaux pour la science, et retourner à Mombasa – ou, si j'y suis autorisé, aller du Kilimandjaro au mont Kenya, en faire l'ascension, et revenir sur la côte en passant par le fleuve Tana³⁶.

Carl Peters, à qui Meyer fait ici allusion, est l'un des principaux acteurs de la conquête coloniale allemande en Afrique de l'Est. C'est lui qui, après avoir fondé en 1884 ce qui deviendra la DOAG, lance avec plusieurs compagnons une expédition secrète en Afrique de l'Est pour prendre possession d'une large portion de territoire – au grand dam des Britanniques qui assistent impuissants à son avancée. Ses méthodes sont controversées jusque dans l'Allemagne wilhelmienne, et il est particulièrement honni des Britanniques³⁷.

C'est pour cette raison que Meyer cherche à s'en distinguer, insistant au contraire sur sa propre qualité d'« homme privé » et d'« explorateur » : contrairement à Peters, il ne menace pas les intérêts britanniques. À aucun moment, il n'évoque l'importance symbolique que représenterait son ascension pour l'Empire allemand, et sur laquelle il insistera plus tard dans ses ouvrages. Est-ce parce qu'il préfère taire ses ambitions, pour ne pas risquer de voir sa demande de transit par le territoire britannique refusée ?

Il semble tout du moins que Meyer adapte son discours en fonction de ses interlocuteurs : dans ses carnets de bord, destinés à rester privés, il ne mentionne jamais une quelconque signification politique ou impériale de l'ascension du Kilimandjaro. En 1887, par exemple, il sait qu'une expédition, formée par le Hongrois Samuel Teleki et l'Autrichien Ludwig von Höhnel, le devance au Kilimandjaro pour tenter d'en faire l'ascension. Pourtant, alors qu'il évoque à maintes reprises dans ses carnets son mépris pour l'explorateur britannique Joseph Thomson, il ne médite jamais contre Teleki et von Höhnel, et ne semble à aucun moment s'inquiéter d'un éventuel succès de leur expédition ; quand il apprend leur échec, il ne s'en réjouit pas non plus³⁸. C'est seulement au moment de parler publiquement de cette première expédition, à son retour en Allemagne, qu'il évoque la signification symbolique qu'aurait une ascension du Kilimandjaro réalisée par un Allemand. Ainsi, dans une communication prononcée devant la Société de géographie de Berlin, Meyer raconte de manière assez dramatique combien il a été découragé de savoir que « le Hongrois avait pris de vitesse l'Allemand », et avec quel soulagement il a finalement appris l'échec de l'expédition³⁹. La dimension symbolique pour l'impérialisme allemand n'apparaît à nouveau plus du tout dans les carnets de bord des expéditions de 1888 et de 1889. *In fine*, le discours politique et nationaliste autour de l'ascension du Kilimandjaro, suggérant une rivalité impériale autour de cette conquête alpine, n'est à chaque fois développé par Meyer qu'à son retour en Allemagne. Serait-ce un moyen de populariser ses expéditions auprès du public allemand, et d'élargir ainsi sa gloire privée aux dimensions de l'héroïsme national ? De fait, Meyer appartient à cette jeune génération allemande qui a grandi au moment de l'unification nationale – encore récente à la fin des années 1880 –, et qui voit dans la geste exploratoire et coloniale un moyen d'exalter l'identité allemande⁴⁰.

³⁶ SOAS, Mackinnon Papers, PP MS 1/IBEA/1/16 – IBEA Co. FILE 16, Lettre de Hans Meyer à Charles Euan-Smith, 7 mai 1889.

³⁷ Kpao Sare Constant (2007), « Carl Peters et l'Afrique orientale allemande. Entre mythe, littérature coloniale et prussianisme », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, 94(2), pp. 149-165 ; Perras Arne (2004), *Carl Peters and German Imperialism, 1856-1918: a Political Biography*, Oxford, Clarendon Press.

³⁸ Voir par exemple : IFL, Nachlass Meyer, K180/1/24, Carnet de bord de Hans Meyer (février-mai 1887), entrées du 18 avril et 5 mai 1887 ; K180/1/25, Carnet de bord de Hans Meyer (mai-juillet 1887).

³⁹ Meyer H., « Über seine Besteigung... », art. cité, pp. 446-447.

⁴⁰ Le cas de Hans Meyer rejoint en cela celui des frères Schlagintweit et la manière dont leurs expéditions dans l'Himalaya ont été célébrées en Allemagne à la fin du XIX^e siècle : Von Brescius Moritz (2018), *German Science in the Age of Empire. Enterprise, Opportunity and the Schlagintweit Brothers*, Cambridge, Cambridge University Press. De manière générale, tout au long des années 1890, et encore plus au début du XX^e siècle, l'existence de l'Empire colonial allemand (qui s'étend principalement en Afrique, entre l'Afrique orientale allemande, le Sud-Ouest africain – actuelle Namibie –, le Togo et le Cameroun) est régulièrement rappelée pour

Ainsi, si ses expéditions au Kilimandjaro sont bien des entreprises privées, et que Meyer n'est en aucun cas un agent missionné par un quelconque organe impérial allemand, il n'est pas impossible que la perspective de servir un discours national, en hissant le drapeau de son pays au sommet de cette montagne, l'ait particulièrement motivé. Mais ce serait alors surtout pour que ce soit son nom – et non pas celui d'un autre – qui figure au panthéon des héros du colonialisme allemand. La manière avec laquelle il disqualifie en 1888 la prétendue ascension du sommet par un autre explorateur allemand, Otto Ehlers, confirme que la conquête du Kilimandjaro est pour lui un objectif avant tout personnel. En effet, craignant d'avoir été devancé, Meyer fait alors tout pour prouver qu'Ehlers n'a pas vraiment atteint le sommet, plutôt que de se féliciter que l'exploit ait été réalisé par un compatriote⁴¹.

Le 6 octobre 1889, Hans Meyer atteint le sommet du Kilimandjaro. Il y plante le drapeau impérial allemand et le rebaptise « Kaiser-Wilhelm Spitze », en l'honneur de l'empereur Guillaume II. Les glaciers sont renommés en l'honneur de différentes figures allemandes, notamment du géographe et colonialiste Friedrich Ratzel⁴². Mais, en amont de ces gestes, qui ont d'ailleurs peut-être été imaginés après coup (aucune photographie ne permettant par exemple de confirmer qu'un drapeau a effectivement été planté lors de cette ascension), les différentes sources consultées indiquent bien que la conquête du Kilimandjaro n'est pas pensée comme un projet nationaliste, impérial ou politique. La manière dont les expéditions de Meyer ont été préparées montre plutôt qu'à la fin des années 1880, l'alpinisme n'est ni un facteur ni un lieu des rivalités impériales en Afrique de l'Est.

La culture de l'ascensionnisme au Kilimandjaro est partagée par l'ensemble des acteurs occidentaux qui sont aux prises ici. Elle est la résultante de l'imposition d'un regard européen sur la montagne au cours de plusieurs décennies d'exploration dans la région, lors desquelles le mouvement de découverte est autant pris en charge par les Britanniques que par les Allemands. Dans ce cadre, la volonté de rendre manifeste la maîtrise occidentale de la nature a encouragé les acteurs à coopérer entre eux, malgré les rivalités impériales qui se font jour dans les années 1880.

En outre, le fait de voir dans l'ascension du Kilimandjaro un enjeu politique dépend en réalité des acteurs. Pour les Britanniques et les Zanzibarites, il semble plus intéressant, à la fin des années 1880, de ménager leurs relations avec les Allemands, qui sont sinon tendues – et donc, à cet égard, de coopérer avec un simple explorateur. Pour un jeune ambitieux comme Meyer, présenter *a posteriori* son entreprise comme un exploit impérial est une manière de valoriser davantage encore son accomplissement aux yeux du grand public allemand.

De fait, à partir de 1889, Hans Meyer fonde une grande partie de sa notoriété sur ses connaissances et ses pratiques alpines du Kilimandjaro. Il retourne en expédition sur la montagne à plusieurs reprises (en 1898 et 1911) et, outre ses premiers récits de voyage, rédige encore plusieurs travaux sur le Kilimandjaro et l'Afrique orientale allemande. Ses expéditions et ses multiples travaux sur le terrain colonial lui valent par la suite une immense renommée en Allemagne. Considéré comme un spécialiste de la géographie est-africaine et, plus généralement, des territoires coloniaux de l'Empire allemand, Meyer entre en 1901 au Conseil colonial allemand (*Kolonialrat*), fonde en 1905 la « commission géographique pour l'exploration des colonies allemandes » (*Landeskundliche Kommission zur Erforschung der Deutschen Schutzgebiete*), et est nommé en 1915 professeur de géographie coloniale et de géographie politique à l'université de Leipzig – ce à quoi s'ajoutent plusieurs titres honorifiques, comme un doctorat à titre honoraire en 1907, et la

promouvoir la grandeur de l'identité et de la nation allemande. Cela a notamment été souligné dans le cas de l'enseignement primaire. Voir sur ce point : Sperling Walter (1989), « Zur Darstellung der deutschen Kolonien im Erdkundeunterricht (1890-1914) mit besonderer Berücksichtigung der Lehrmittel », *Internationale Schulbuchforschung*, 11(4), pp. 387-410 ; Bowersox Jeff (2013), *Raising Germans in the Age of Empire: Youth and Colonial Culture, 1871-1914*, Oxford, Oxford University Press ; Bowersox Jeff (2014), « Classroom Colonialism. Race, Pedagogy, and Patriotism in Imperial Germany », in B. Naranch et G. Eley (dir.), *German Colonialism in a Global Age*, Durham, Duke University Press, pp. 170-186.

⁴¹ Meyer H., *Ostafrikanische Gletscherfahrten...*, *op. cit.*, pp. 17-20. Hans Meyer fait également de nombreuses annotations sur différentes coupures d'articles traitant de l'ascension d'Otto Ehlers, où apparaît toute sa hargne à vouloir démentir ce prétendu exploit, qualifiant par exemple de « fumisterie » certains propos de son compatriote : IFL, Nachlass Meyer, K178/14.

⁴² IFL, Nachlass Meyer, K178/47, Brouillon d'une lettre de Hans Meyer à Friedrich Ratzel, 9 octobre 1889. Sur l'évolution des toponymes au Kilimandjaro durant la période coloniale allemande, voir : Crom Wolfgang (2020), « German Names in the Kilimanjaro Region », in A.J. Kent *et al.* (dir.), *Mapping Empires: Colonial Cartographies of Land and Sea. 7th International Symposium of the ICA Commission on the History of Cartography, 2018*, Cham, Springer, pp. 229-246.

Eduard-Vogel-Medaille de la Société de géographie de Leipzig en 1912⁴³. D'ailleurs, c'est précisément cette mise en récit au retour d'expédition qui change la donne quant à la manière dont l'alpinisme est désormais perçu et mobilisé par le fait impérial en Afrique de l'Est.

Aussi, première conséquence de cette célébration de l'Empire allemand par l'ascension du Kilimandjaro, la conquête d'une montagne est-africaine est désormais vue par les Britanniques comme un geste hautement politique. Dès 1890, certains journaux constatent avec amertume la dimension impériale que Meyer donne à son ascension : « Ainsi qu'il le dit de manière fort patriotique, il a pu planter le drapeau de l'Allemagne sur le point le plus haut du territoire allemand – car, ainsi que le souligne *The Times*, il nous faut bien l'admettre : c'est ce qu'est le Kilimandjaro⁴⁴. » Surtout, il est possible que la conquête du mont Kenya en 1899 par le Britannique Halford Mackinder ait été une réponse à l'ascension de Meyer. En effet, alors qu'en 1889, les Britanniques ne semblent pas se soucier qu'un Allemand puisse être le premier à atteindre ce sommet, dix ans plus tard, l'ascension de Mackinder est au contraire présentée par certains commentateurs (dont James Bryce, le président du *Alpine Club*) comme un immense succès pour l'Empire britannique⁴⁵. Aussi, la mise en récit d'une conquête allemande du Kilimandjaro par Meyer tend à être un élément déclencheur d'une ruée internationale vers les plus hauts sommets est-africains : l'alpinisme prend alors une dimension compétitive, nationale et impériale qui, si elle était manifeste dans les Alpes depuis plusieurs décennies, n'existait alors pas encore en Afrique de l'Est.

Par ailleurs, parce que cette mise en récit passe par un effacement de la réalité des coopérations transimpériales, elle a eu pour autre conséquence de simplifier à outrance les liens entre l'entreprise exploratoire et l'entreprise coloniale dans l'histoire du Kilimandjaro. L'objectif initial de Meyer n'est pas particulièrement d'œuvrer pour l'Empire allemand : il est motivé par des intérêts bien plus personnels. Mais, en marquant après coup son ascension du sceau impérial allemand, et en omettant les multiples soutiens britanniques et zanzibarites reçus, cette mise en récit a contribué à faire de Meyer un héros colonial, et à tisser des liens de causalité univoque entre ses expéditions et la célébration de l'Empire allemand en Afrique de l'Est – liens contre lesquels Isabelle Surun met précisément en garde⁴⁶. Au contraire, c'est bien parce que l'ascension du Kilimandjaro n'a pas été perçue comme un moyen ou un préalable à la colonisation allemande de cette région qu'il y a pu avoir de telles coopérations entre ces acteurs impériaux rivaux.

Delphine Froment

Institut d'histoire moderne et contemporaine, ENS Paris (France)

⁴³ Meyer Hans (1891), « Die Mombassa-Kilimandscharo-Route in Britisch-Ostafrika », *Petermanns Geographische Mitteilungen*, 37, pp. 257-263 ; Meyer H., *Der Kilimandjaro...*, *op. cit.* ; Meyer H. (dir.), *Das Deutsche Kolonialreich...*, *op. cit.* Voir également : Brogiato H. P., *Meyers Universum...*, *op. cit.* ; Débarre Ségolène et Ginsburger Nicolas (2014), « Géographie der Kolonien, Kolonialgeographie ? Théorisation et objectifs de la géographie coloniale dans les leçons inaugurales de Fritz Jaeger (1911) et Hans Meyer (1915) », *Revue germanique internationale*, 20, pp. 167-186 ; Ginsburger Nicolas (2014), « Une école allemande de géographie coloniale ? Géographes universitaires et fait colonial dans l'enseignement supérieur allemand (1873-1919) », *Revue germanique internationale*, 20, pp. 147-166.

⁴⁴ Royal Botanical Gardens Kew (RBGK), East Africa Kilimanjaro Expedition, AEX/3/1, Coupure de la *St James's Gazette* datée du 24 janvier 1890.

⁴⁵ Dans l'introduction de son récit de voyage, Halford Mackinder replace son ascension du mont Kenya dans ce contexte de course aux sommets en Afrique de l'Est : il rappelle que Meyer a atteint le plus haut sommet du Kilimandjaro en 1889, puis, en 1898, le second sommet du massif, le Mawenzi ; surtout, il indique que Meyer a ensuite annoncé vouloir faire l'ascension du mont Kenya, ce qui semble avoir été une motivation supplémentaire pour Mackinder, qui poursuivait aussi une ambition personnelle en tentant cette expédition : Mackinder, John Halford (1991), *The First Ascent of Mount Kenya*, Londres, Hurst & Company, pp. 31-32. Voir également : James Bryce (1900), « Proceedings of the Alpine Club », *The Alpine Journal. A Record of Mountain Adventure and Scientific Observation by Members of the Alpine Club*, 20(148), p. 156.

⁴⁶ Surun Isabelle (2006), « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire précoloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, pp. 21-39.

Bibliographie

- ANDERSON Benedict (2002), *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, pp. 93-118.
- BAUMANN Oscar (1890), *In Deutsch-Ostafrika während des Aufstandes, Reise der Dr. Hans Meyer'schen Expedition in Usambara von Dr. Oscar Baumann. Mit 18 Illustrationen von Ludwig Hans Fischer und Franz Zimmermann nach Skizzen des Verfassers, sowie nach Photographien und einer Originalkarte*, Vienne, E. Hölzel.
- BHACKER Mohmed Reda (1992), *Trade and Empire in Muscat and Zanzibar. Roots of British Domination*, New York, Routledge.
- BLAIS Hélène (2014), *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Fayard.
- BLANCHON David (2000), « Des montagnes au service de la cause nationale : la société des alpinistes du Trentin et l'irrédentisme de 1872 à 1915 », *Histoire, Économie et Société*, 19(1), pp. 133-148.
- BOWERSOX Jeff (2013), *Raising Germans in the Age of Empire: Youth and Colonial Culture, 1871-1914*, Oxford, Oxford University Press.
- BOWERSOX Jeff (2014), « Classroom Colonialism. Race, Pedagogy, and Patriotism in Imperial Germany », in B. NARANCH et G. ELEY (dir.), *German Colonialism in a Global Age*, Durham, Duke University Press, pp. 170-186.
- BROGIATO Heinz Peter (2008), *Meyers Universum. Zum 150. Geburtstag des Leipziger Verlegers und Geographen Hans Meyer (1858-1929)*, Leipzig, Leibniz-Institut für Länderkunde.
- BRYCE James (1900), « Proceedings of the Alpine Club », *The Alpine Journal. A Record of Mountain Adventure and Scientific Observation by Members of the Alpine Club*, 20(148), pp. 153-160.
- BÜCKENDORF Jutta (1997), « Schwarz-weiß-rot über Ostafrika! » *Deutsche Kolonialpläne und Afrikanische Realität*, Münster, Lit Verlag.
- CARRÉ Nathalie (2014), *De la Côte aux confins. Récits de voyageurs swahili*, Paris, CNRS Éditions.
- CHRÉTIEN Jean-Pierre (2005), « Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda : les "compagnons obscurs" », *Afrique & histoire*, 4(2), pp. 37-72.
- CLACK Timothy A. R. (dir.) (2009), *Culture, History and Identity: Landscapes of Inhabitation in the Mount Kilimanjaro Area, Tanzania. Essays in honour of Paramount Chief Thomas Lenana Mlangi Marealle II (1915-2007)*, Oxford, Archeopress.
- CLASTRES Patrick et al. (dir.) (2021), *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- COOPER Frederick (1977), *Plantation Slavery on the East Coast of Africa*, New Haven, Yale University Press.
- CORET Clélia (2016), *La refondation d'une cité swahili à Witu. Écriture de l'histoire et légitimation du pouvoir au nord de la côte est-africaine (1812-1895)*, Paris, Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- CROM Wolfgang (2020), « German Names in the Kilimanjaro Region », in A.J. Kent et al. (dir.), *Mapping Empires: Colonial Cartographies of Land and Sea. 7th International Symposium of the ICA Commission on the History of Cartography, 2018*, Cham, Springer, pp. 229-246.
- DEBARBIEUX Bernard et RUDAZ Gilles (2010), *Les faiseurs de montagne. Imaginaires politiques et territorialités : XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions.
- DÉBARRE Ségolène et GINSBURGER Nicolas (2014), « Géographie der Kolonien, Kolonialgeographie ? Théorisation et objectifs de la géographie coloniale dans les leçons inaugurales de Fritz Jaeger (1911) et Hans Meyer (1915) », *Revue germanique internationale*, 20, pp. 167-186.
- DEUTSCH Jan-Georg (1995), « Inventing an East-African Empire: the Zanzibar Delimitation Commission of 1885/1886 », in P. SEBALD, P. HEINE et U. VAN DER HEYDEN (dir.), *Studien zur Geschichte des deutschen Kolonialismus in Afrika*, Pfaffenweiler, Centaureus, pp. 210-219.
- DRIVER Felix (2001), *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell, 2001.

- FISCHER Gustav Adolf (1884-1885), « Bericht über die im Auftrage der Geographischen Gesellschaft in Hamburg unternommene Reise in das Massai-Land. I. Allgemeiner Bericht mit 6 Autotypien », *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, pp. 36-99.
- GELLNER Ernest (1983), *Nations and nationalism*, Oxford, Basil Blackwell, pp. 98-99.
- GINSBURGER Nicolas (2014), « Une école allemande de géographie coloniale ? Géographes universitaires et fait colonial dans l'enseignement supérieur allemand (1873-1919) », *Revue germanique internationale*, 20, pp. 147-166.
- GJERSØ Jonas Fossli (2015), « The Scramble for East Africa: British Motives Reconsidered, 1884-95 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 43(5), pp. 831-860.
- GLASSMAN Jonathon (1995), *Feasts and Riot: Revelry, Rebellion and Popular Consciousness on the Swahili Coast, 1856-1888*, Portsmouth, Heinemann.
- HANSEN Peter H. (1996), « Vertical Boundaries, National Identities: British Mountaineering on the Frontiers of Europe and the Empire, 1868-1914 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 24(1), pp. 48-71.
- HANSEN Peter H. (2013), *The Summits of Modern Man. Mountaineering after the Enlightenment*, Cambridge, Harvard University Press.
- HARLEY John Brian (1989), « Deconstructing the Map », *Cartographica*, 26(2), pp. 1-20.
- HEDINGER Daniel et HEÉ Nadine (2018), « Transimperial History. Connectivity, Cooperation and Competition », *Journal of Modern European History*, 16(4), pp. 429-452.
- JOHNSTON Harry Hamilton (1886), *The Kilima-Njaro Expedition*, Londres, Kegan Paul.
- JONES Adam et VOIGT Isabel (2012), « “Just a First Sketchy Makeshift”: German Travellers and Their Cartographic Encounters in Africa, 1850-1914 », *History in Africa*, 39, pp. 9-39.
- KERSTEN Otto (dir.) (1869), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1865*, Leipzig, C. F. Winter.
- KPAO SARE Constant (2007), « Carl Peters et l'Afrique orientale allemande. Entre mythe, littérature coloniale et prussianisme », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, 94(2), pp. 149-165.
- LEFEBVRE Camille (2015), *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du Jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- LINDNER Ulrike (2011), *Koloniale Begegnungen: Deutschland und Großbritannien als Imperialmächte in Afrika, 1880-1914*, Frankfurt am Main, Campus.
- MACKINDER John Halford (1991), *The First Ascent of Mount Kenya*, Londres, Hurst & Company.
- MAGEE Gary et THOMPSON Andrew (2010), *Empire and Globalisation: Networks of People, Goods and Capital in the British World, c. 1850-1914*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MÉDARD Henri (2013), « La plus ancienne et la plus récente des traites : panorama de la traite et de l'esclavage en Afrique orientale et dans l'océan Indien », in H. MÉDARD et al. (dir.), *Traites et esclavages en Afrique orientale et dans l'océan Indien*, Paris, Karthala, pp. 65-118.
- MESTRE Michel (2002), « L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro-allemand (DÖAV) », *Annis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique*, 2. En ligne, consulté le 25/04/2019. URL : <https://journals.openedition.org/annis/123#ftn27>.
- MEYER Hans (1887), « Über seine Besteigung des Kilimandscharo », *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 14, pp. 446-454.
- MEYER Hans (1890), *Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet*, Leipzig, Duncker & Humboldt.
- MEYER Hans (1891), « Die Mombassa-Kilimandscharo-Route in Britisch-Ostafrika », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, 37, pp. 257-263.
- MEYER Hans (1900), *Der Kilimandjaro. Reisen und Studien*, Berlin, D. Reimer.

- MEYER Hans (dir.) (1909), *Das Deutsche Kolonialreich: eine Länderkunde der deutschen Schutzgebiete. T.1., Ostafrika und Kamerun*, Leipzig, Vienne, Bibliographisches Institut.
- MICHEL Boris (2019), « Making Mount Kilimanjaro German: Nation building and heroic masculinity in the colonial geographies of Hans Meyer », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 44, pp. 493-508.
- NEW Charles (1873), *Life, Wanderings, and Labours in Eastern Africa*, Londres, Hodder and Stoughton.
- NICHOLLS Christine Stephanie (1971), *The Swahili Coast. Politics, Diplomacy and Trade on the East African Littoral, 1798-1856*, Londres, G. Allen & Unwin.
- PASTEUR Paul (2011), *Histoire de l'Autriche. De l'empire multinational à la nation autrichienne (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Armand Colin.
- PERRAS Arne (2004), *Carl Peters and German Imperialism, 1856-1918: a Political Biography*, Oxford, Clarendon Press.
- PESEK Michael (2010), *Koloniale Herrschaft in Deutsch-Ostafrika: Expeditionen, Militär und Verwaltung seit 1880*, Frankfurt am Main, Campus.
- PRATT Mary Louise (1992), *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge.
- REBMANN Johannes (1849), « Narrative of a Journey to Jagga, the Snow Country of Eastern Africa », *Church Missionary Intelligencer*, 1(1), pp. 12-23.
- REPUSARD Catherine (2009), « "Teutonia" à Zanzibar ou l'au-delà d'une île. *Les souvenirs d'Afrique orientale (1865-1889)* de Justus Strandes et les *Souvenirs africains (1890-1914)* de Rudolf Helm », in N. DODDLE (dir.), *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, pp. 195-210.
- ROCKEL Stephen J. (2006), *Carriers of Culture. Labor on the Road in Nineteenth-Century East Africa*, Portsmouth, Heinemann.
- SCHRÖDER Iris (2005), « Der deutsche Berg in Afrika. Zur Geschichte und Politik des Kilimandscharo », *Historische Anthropologie*, 13, pp. 19-44.
- SHERIFF Abdul (1987), *Slaves, Spices and Ivory in Zanzibar. Integration of an East African Commercial Empire into the World of Economy : 1770-1873*, Nairobi, J. Currey.
- SIMPSON Donald Herbert (1975), *Dark Companions: the African Contribution to the European Exploration of East Africa*, Londres, Elek.
- SPEHLING Walter (1989), « Zur Darstellung der deutschen Kolonien im Erdkundeunterricht (1890-1914) mit besonderer Berücksichtigung der Lehrmittel », *Internationale Schulbuchforschung*, 11(4), pp. 387-410.
- SURUN Isabelle (2006), « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, pp. 21-39.
- SURUN Isabelle (2018), *Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- THOMSON Joseph (1885), *Through Masai Land*, Londres, S. Low, Marston, Searle and Rivington.
- VERNET Thomas (2011), « La première traite française à Zanzibar. Le journal de bord du vaisseau l'Espérance, 1774-1775 », in Ch. RADIMILAHY et N. RAJAONARIMANANA (dir.), *Civilisations des mondes insulaires : Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes. Mélanges en l'honneur du professeur Claude Allibert*, Paris, Karthala, pp. 477-521.
- VON BRESCIOUS Moritz (2018), *German Science in the Age of Empire. Enterprise, Opportunity and the Schlagintweit Brothers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WILKINSON John C. (1996), « The Zanzibar Delimitation Commission », *Geopolitics and International Boundaries*, 1(2), pp. 130-158.